

## Sexualité féminine et ménopause

Marie Christine Laznik

La ménopause correspond à un moment crucial dans le remaniement de l'économie libidinale d'une femme. Pour étudier ce moment, du point de vue psychanalytique, je vous propose de partir de la manière dont Freud traite des rapports de la fille au *complexe d'Oedipe*. La fille découvre sa castration (comme une réalité et non pas comme une menace), ce qui la mène à changer d'objet d'amour. D'être le phallus pour la mère (en tant que position d'identification), elle aura à glisser dans l'équation symbolique du phallus au bébé et aller chercher celui qui pourra lui donner cet équivalent phallique - le père. En 1925<sup>1</sup>, Freud appelle cela l'*entrée de la fille dans l'Oedipe*. A la ménopause, la promesse qu'il implique : celle d'un bébé substitut phallique, n'est plus réalisable. Ceci coïncide, ce qui n'est pas rare, avec le départ des enfants du foyer. Ce qui pouvait lui donner un sentiment phallique dans la maternité – un certain pouvoir imaginaire dérivé de la dépendance de ces enfants par rapport à elle - vient à lui faire défaut. Alors la question de la *sortie de l'Oedipe* se pose. Mais en quoi consistera-t-elle pour une femme?

Freud a très souvent parlé du climatère dans ses écrits. Dans *Des types d'entrée dans la maladie névrotique*, Freud (1912) fait remarquer que nous pouvons voir tomber malades des sujets qui jusque là étaient en bonne santé, à qui aucune expérience vécue nouvelle ne semblait s'être présentée. Mais, un examen plus poussé du cas montre qu'une modification s'était produite chez eux : « *Du fait qu'une certaine période de la vie est atteinte, conjointement à des processus biologiques régis par des lois, la quantité de libido, dans leur économie animique, a connu un accroissement qui, à lui seul, suffit à renverser l'équilibre de la santé et à instaurer les conditions de la névrose. Comme on sait, de tels accroissements de libido plutôt soudains sont régulièrement liés à la puberté et à la ménopause, au moment où les femmes atteignent certains âges.(...).* La stase de la libido est ici le facteur primaire, elle devient pathogène par suite du refus relatif de la part du monde extérieur, lequel aurait encore continué à accorder satisfaction à une revendication libidinale moindre. La libido insatisfaite et stasée peut rouvrir les voies à la régression. »<sup>2</sup> Freud pense qu'il se passe alors ce qui est habituel quand un sujet perd son objet d'amour dans le monde extérieur : il devient névrosé ; et il rappelle l'adage bien connu selon lequel bonheur coïncide avec santé et malheur avec névrose.

Il est un fait que les épidémiologistes soulignent : de nos jours les femmes, à la ménopause, ont plus de difficulté qu'auparavant à trouver des partenaires sexuels. Non pas

uniquement des partenaires de vie, mais tout simplement des partenaires sexuels. Cela est une réalité de nos sociétés, clairement exprimée dans les études épidémiologiques. Même quand elles ont un partenaire de vie du même âge, elles sont parfois confrontées aux difficultés liées à ce que Freud appelait le *climatère masculin*. Il est un fait, que les andrologues décrivent bien : à la fin de la cinquantaine les hommes connaissent souvent une baisse de leur puissance sexuelle. Le non rapport sexuel, cher à Lacan, prend ici une réalité pathétique : au moment même où une femme connaît un formidable accroissement de sa libido sexuelle, quand elle a enfin fait les deuils nécessaires dans son rapport à la mère<sup>3</sup> et qu'elle est enfin prête à accepter qu'un homme puisse la faire jouir vaginalement, voilà que c'est l'époque où la puissance de son partenaire diminue. Ce qui ne veut pas dire que le désir de son partenaire diminue, Freud affirme clairement qu'il y a augmentation de la libido chez eux aussi. Il peut donc arriver que ce partenaire masculin aille chercher ailleurs où satisfaire sa libido, tout en se rassurant sur sa puissance. Avec une partenaire bien plus jeune, il pourra plus facilement compenser sa perte de puissance physique par sa puissance sociale et économique. Nous connaissons tous ces grands personnages masculins qui épousent des jeunes femmes dont l'accomplissement social et économique n'est pas encore fait et qui donc ont besoin d'eux ; ils se sentent alors puissants car utiles et importants.

Freud a toujours mis en parallèle la ménopause et la puberté. Helene Deutsch a repris cela, ce qui lui a permis de faire l'hypothèse de l'existence, comme à la puberté, de fantasmes incestueux responsables, entre autres, de la lutte contre l'émergence de toute fantaisie sexuelle. Elle pense que l'horreur que la femme ménopausée ressent à l'égard de sa libido soit due au fait que l'objet incestueux, maintenu inconscient, est maintenant le fils, ou un substitut. Ce qui nous semble devoir mériter le nom *de complexe de Jocaste*.

Revenons à Freud : il dit que cette libido stasée peut ouvrir les voies de la régression. Il nous fournit une explication psychanalytique de la constitution des sorcières. Il est intéressant de voir que Freud emploie le mot *stasé*<sup>4</sup> de la libido ; stase est un terme médical qui indique l'arrêt ou le ralentissement considérable dans la circulation ou l'écoulement d'un liquide organique, par exemple, stase sanguine<sup>5</sup>. Toutes les sociétés traditionnelles craignent les femmes ménopausées, surtout si elles ont gardé un intérêt pour le sexe et qu'elles n'ont pas de mari. Du fait que le sang des règles ne s'écoule plus, il est supposé augmenter leur puissance, laquelle n'étant pas sous le contrôle d'un homme - ce qui, dirions-nous, permettrait les échanges libidinaux - peut devenir dangereux. Françoise Héritier raconte que la femme

ménopausée est celle sur qui risque le plus de peser l'accusation de sorcellerie<sup>6</sup>. Freud pensait aussi que les régressions de la libido pouvaient permettre une nouvelle émergence des formes infantiles sadiques-anales ou sadiques-orales de l'organisation fantasmatique. Un excellent exemple se trouve dans le film des 101 Dalmatiens avec Glen Close dans le rôle de Cruela.

Dans son article *La disposition à la névrose obsessionnelle*, Freud essaye de comprendre comment la charmante jeune-fille, l'épouse aimante, la tendre mère, va se transformer - au moment où ses organes génitaux ont cessé leur activité - dans le *vieux dragon* que les auteurs de comédies et les satiristes ont de tout temps décrié. « *Il est un fait bien connu, dont on s'est beaucoup plaint : après que les femmes aient perdu leur fonctions génitales, leur caractère subit souvent un changement particulier. Elles deviennent querelleuses, contrariantes, dictatoriales, dépitées, mesquines ; c'est à dire qu'elles exhibent les traits typiques d'un sadisme érotique-anal, traits qu'elles ne possédaient pas auparavant, pendant leur période de féminité.* »<sup>7</sup> Remarquons tout de suite qu'il semble parler de perte de la féminité chez les femmes à la ménopause. Dans la clinique de ces femmes, elles s'en plaignent souvent. Il nous faut donc aborder la notion de féminité en psychanalyse.

Ce qui me semble important, c'est que de 1895 jusqu'en 1937, Freud affirme qu'il y a une augmentation de la libido au moment de la ménopause. Sur d'innombrables points, Freud a su dire qu'il avait changé d'opinion, là il y tient. Or, nous savons que c'est une idée qui n'est pas tellement répandue actuellement. Même les féministes préfèrent penser que les femmes sont arrivées à un moment de leur vie où les pulsions sexuelles, le partenaire masculin, ne les intéressent que peu ou plus. L'idée qu'il y aurait fuite face à une demande pulsionnelle accrue et de ce fait inquiétante ne s'accorde pas avec les idées « politiquement correctes » des féministes américaines, par contre les inquiétudes ancestrales sur le pouvoir des sorcières, elles, vont bien avec les remarques de Freud.

Il nous semble possible d'affirmer qu'une femme perd alors les deux promesses qui lui avaient été faites lors de son entrée dans l'Œdipe et qui lui avaient permis d'accepter d'être une femme : celle d'un enfant en substitution du phallus et celle d'une certaine forme de phallicité de son corps tout entier. Il lui faut accomplir le double deuil de ne plus pouvoir prétendre ni à la phallicité du maternel ni à celle de sa beauté. Nous étions en pleine réflexion à ce sujet quand, à la rentrée de septembre 1999, notre regard a été happé par d'énormes panneaux publicitaires qui dans toutes les stations de métro parisiens affirmaient que : *C'est une chance d'être une femme*. Une superbe Cendrillon, nous regardait d'un air délicieusement naïf, tandis que, de sous sa longue robe de bal, sortaient neuf adorables bébés<sup>8</sup>.

She has the phallus of the maternity;

She is not without being the phallus.

Avant d'analyser chacune des pertes vécues à la ménopause sur notre être de femme que cette image publicitaire condense bien, il nous semble important de commencer par cerner, dans l'œuvre de Freud, les différents points concernant la constitution de l'identité féminine et de la féminité. Nous aurons donc à reprendre la question de l'Œdipe chez la fille, le rôle de la phase phallique et la controverse qu'elle a suscitée ainsi que la conception freudienne de la féminité. Nous allons donc rappeler le débat qui a secoué la psychanalyse entre 1923 et 1935. Il est essentiel pour comprendre l'apport de Lacan et dans le but essentiel de théoriser les pertes que l'image au dessus figure bien, pertes constamment dénoncées par des femmes à cet âge et récemment encore dans le livre *Elles croyaient qu'elles ne vieilliraient jamais*.<sup>9</sup>

Commençons par aborder, dans l'œuvre de Freud, ce qui continue de créer de gros problèmes aux féministes anglo-saxonnes, aujourd'hui encore les plus actives militantes, mais aussi théoriciennes, de la crise du milieu de la vie. Ce qu'elles ne peuvent pas supporter, c'est l'idée même d'une perte phallique au moment de la ménopause, car elles ne peuvent pas admettre le primat du phallus, comme d'ailleurs beaucoup de psychanalystes à l'I.P.A. Lacan rappelait<sup>10</sup>, lui-même, qu'il n'y avait pas que Jones qui trouvait des difficultés insondables à cette affirmation de l'existence d'une phase phallique première, commune tant aux garçons comme aux filles. Cela restait incompréhensible pour presque tous ceux qui entouraient Freud, même si les faits cliniques allaient dans ce sens. Il a fallu que Lacan repère ce phallus comme un signifiant pour que les remarques d'ordre naturaliste et biologiste cessent d'en invalider sa place. Voyons, tout d'abord, comment ce concept s'organise chez Freud.

## **Le primat du phallus chez Freud**

Ce n'est que dans son article de 1923, que Freud va reconnaître à la sexualité infantile une véritable organisation génitale, qui diffère de l'organisation adulte en ceci que : « *pour les deux sexes un seul organe génital, le masculin, joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat génital, mais un primat du phallus* ». <sup>11</sup>

Freud pose une forme d'équivalence bébé-pénis : « *C'est seulement plus tard, lorsque l'enfant s'attaque aux problèmes de la genèse et de la naissance des enfants et devine que seules les femmes peuvent*

*enfanter, que la mère subit elle aussi la perte du pénis et que parfois sont édifiées des théories tout à fait compliquées qui censées expliquer l'échange du pénis contre un enfant*». <sup>12</sup> Nous voyons donc que, par cette équivalence, la mère se trouve nantie d'une certaine forme phallique: la possibilité d'enfanter. Dans ce même texte, Freud nous rappelle que la conviction de l'absence du pénis chez la femme peut mener à une grande dépréciation, voire même à l'horreur de la femme : « *Ferenczi a récemment ramené à bon droit le symbole mythologique de l'horreur, la tête de Méduse, à l'impression produite par l'organe génital féminin dénué de pénis.* »

Si nous voulons entendre quelque chose à l'horreur, dégoût (*Abscheu*) que produit l'évocation même de la ménopause d'une femme dans le jeu sexuel, horreur qui est sûrement à la racine du refus de reconnaître l'existence de ce sujet en psychanalyse <sup>13</sup>, il nous faut faire un détour par la tête de Méduse. Dans une note du bas de cette même page, Freud rappelle que dans le mythe, il s'agit de l'organe génital de la mère. « *Athéna, qui porte la tête de Méduse sur sa cuirasse, devient par là même femme inapprochable, dont la vue étouffe toute idée de rapprochement sexuel.* » <sup>14</sup> Nous dirions que c'est au moment où la possibilité d'enfantement ne vient plus faire écran à cette béance que l'organe féminin acquiert sa dimension d'horreur. Freud lui-même nous donne confirmation de cette hypothèse. Dans son texte *La tête de Méduse* <sup>15</sup>, il rappelle qu'elle remplace la présentation de l'organe génital féminin dont l'action apotropaïque – capable de détourner le mauvais sort – était bien connue. Freud donne alors comme exemple un fragment du Pantagruel de Rabelais, où le diable prend la fuite après qu'une femme lui ait montré sa vulve. Il s'agit de Papefiguière qui, comme il fallait s'y attendre, est une vieille femme. <sup>16</sup> Mais qu'est-ce qui nous autorise à faire équivaloir *vielle* et *femme ménopausée* ?

Nous disions que la capacité de procréer fait obstacle à la mort ; une fois cette capacité perdue rien n'arrête plus, sur le plan fantasmatique, la fuite du temps vers l'annihilation finale. Là réside une des causes des crises des couples au milieu de la vie. Certains hommes, qui abordent eux-même la fin de leur pleine maturité, se sentent menacés par la perte de fécondité chez leur femme ; ceci peut être une des composantes qui les poussent à retrouver une compagne plus jeune à laquelle, souvent, ils feront un enfant.

## **Ménopause et perte de la promesse œdipienne**

Une première perte évidente, au moment de la ménopause, est celle de la possibilité de continuer à espérer des enfants comme dédommagement du manque phallique. Les auteurs américains soulignent, en plus, le fait que cela coïncide avec le départ des enfants du foyer,

surtout aux U.S.A. où ils vont dans des campus universitaires. Mais même dans les pays où, devenus adultes, ils restent encore au foyer, ils ont cessé d'être enfants et veulent le prouver en interdisant à la mère d'exercer, sur eux, sa puissance maternelle<sup>17</sup>. Il y a donc, nécessairement, perte phallique du côté du maternel. Ruth Lax a souligné que l'envie du pénis se trouve alors réactivée par comparaison avec la situation du partenaire masculin. Lui, peut toujours continuer d'enfanter, ce dont il ne se prive souvent pas quand il refait sa vie avec une femme plus jeune.

Lacan<sup>18</sup> affirme que la dissymétrie de l'Œdipe lui paraît bien plus prévalente que le changement d'objet d'amour à laquelle la fille est contrainte. Cette dissymétrie, il la situe au niveau symbolique. Il n'y a pas de symbolisation du sexe de la femme ; par rapport au sexe de l'homme, l'imaginaire n'en fournit qu'une absence, dit-il. Il pense, à cette époque, que c'est une *Gestalt* phallique qui force la fille à suivre pendant un certain temps le même chemin que le garçon, et non pas la prévalence de l'objet maternel. Dans les séminaires suivants, le phallus deviendra le signifiant du manque de l'Autre maternel auquel le petit enfant ira s'identifier.

En 1925, Freud reparle de la vue de l'organe sexuel du petit frère « *visible de manière frappante et bien dimensionné* » et de comment la fille succombe à l'envie du pénis : « *Dans l'instant, son jugement et sa décision sont arrêtés. Elle l'a vu, elle sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir.* »<sup>19</sup>

Cette humiliation va être le support de l'abandon de l'onanisme, le clitoris n'étant plus digne d'attention. Ceci est avant-coureur de la vague de refoulement qui écartera, chez la petite fille, une grande part de la sexualité masculine et va faire place, au temps de la puberté, au développement de la féminité. Freud, jusqu'à la fin de son œuvre, affirmera la nécessité du *Penisneid* dans « *l'épanouissement de sa féminité* »<sup>20</sup> et Lacan le suivra là dessus. Mais, au niveau du mouvement psychanalytique mondial, c'est l'idée de Jones qui fait de cette envie du pénis un élément défensif qui prévaudra.

## **Le débat Jones-Freud vu par Lacan**

Quelle valeur peut avoir ce concept de phallus pour la clinique de la ménopause ? Le sentiment d'infériorité, et d'humiliation est souvent revécu pas des femmes ; au point que certaines vont alors bifurquer vers l'organisation d'une masculinité, ou tout au moins se soutenir d'une virilité retrouvée, ce qu' Helene Deutsch appelle la bouée de sauvetage .

Par ailleurs, pour comprendre la pensée de Lacan sur des points aussi importants que le phallus, le signifiant, la notion de manque, le désir et bien sûr la féminité, il nous faut reprendre le débat entre Freud et Jones. Pour ce qui en est de ses dires sur les femmes, Freud est considéré comme dépassé, vieux jeu, très marqué par les idées préconçues de son temps et cela non seulement par les féministes et par les psychanalystes de votre pays., mais même en France, les psychanalystes qui s'occupent de la féminité partagent cette idée et pas seulement à l'I.P.A. Lacan, nous le verrons, a donné toute sa portée aux affirmations freudiennes, mais c'est un homme et beaucoup de femmes analystes ont, de ce fait, relativisé son adhésion aux idées freudiennes sur les femmes. Contrairement à beaucoup de nos collègues, nous pensons que les affirmations freudiennes sont certes scandaleuses mais très justes et permettent d'entendre le désastre de la ménopause comme réactualisation de cette humiliation première. Mais il nous faut revoir le débat des années 1925-1935 pour prendre la mesure de l'importance de Jones et de ses critiques dans l'opinion courante des analystes qui écrivent aujourd'hui sur la féminité, opinion que peut être on ne sait pas toujours que l'on doit à Jones.

Lacan cite plus de 300 fois Jones dans ses séminaires.

Dans *Le développement précoce de la sexualité féminine*, conférence prononcée au Congrès International de Psychanalyse en 1927, Jones commence par dire que Karen Horney a dénoncé un préjugé qui entache la compréhension des premiers stades de l'évolution féminine. « On commence à soupçonner fortement que les analystes du sexe masculin ont été conduits à adopter à l'égard de ce problème des vues exagérément centrées sur le phallus, l'importance des organes féminins étant d'autant sous estimées »<sup>21</sup>. Jones accuse les analystes femmes de manifester un intérêt à peine déguisé pour l'organe masculin, au détriment du leur et de contribuer ainsi à la mystification générale. Mais il ne s'interrogera pas sur le pourquoi de cet intérêt chez elles. Freud est donc accusé d'un préjugé phallocentrique. Jones croit lire chez Freud une égale angoisse - chez le garçon comme chez la fille - face à la menace de castration et comme cela ne lui semble pas fondé, il propose de remplacer l'idée de castration par celle d'*aphanisis*,

Pour préciser son propos, Jones emploie à tour de rôle les termes : castration, privation et frustration qui seront repris et conceptualisés par Lacan.

Du fait de la menace d'aphanisis, la petite fille aura à choisir entre un attachement érotique au père et sa féminité. Cette dernière est, pour Jones, constitué d'une identité de la petite fille à sa mère dans une expérience où l'anus de la petite fille joue un rôle de vagin

primitif qui attend passivement d'être nourri par un pénis mamelon. Si la petite fille renonce au père, les désirs féminins se développent sur un mode adulte. Si elle n'y renonce pas, la relation d'objet se transforme en identification et ce n'est que là que nous allons voir se développer un complexe du pénis. Cet article, Jones l'écrit à partir de cinq cas d'homosexualité féminine et on sent bien que, pour lui, le *Penisneid* va être un accident de parcours ; un défaut d'identification qui va mener la fille vers le père, dans une identification masculine. Dans l'homosexualité féminine, Jones fait entrer toute une catégorie de femmes qui « *conservernt un intérêt pour les hommes, mais qui s'efforcent d'être acceptées par eux comme étant des leurs.* »<sup>22</sup>

Il rappelle que pour Karen Horney le fait qu'une fille accepterait l'absence du pénis signifierait qu'elle ose avoir des désirs incestueux ; dans cette configuration, l'envie du pénis est une très belle défense contre la culpabilité liée à ces désirs. L'identification au pénis est, donc, une protection de la fille contre sa féminité par crainte de l'aphanisis. Pour Jones la bouche, l'anus et le vagin forment une série d'équivalents à l'organe féminin.

Selon lui, l'envie du pénis, cliniquement observable, dérive de cette réaction, l'identification au père représentant essentiellement un déni de la féminité. Et Jones résume, en le soulignant dans son texte : « *chez les filles, le stade phallique de Freud est probablement plus une construction défensive secondaire qu'un véritable stade de développement.* » La féminité est, pour lui, une donnée primaire d'identification à la mère, comme l'identité masculine serait celle du petit garçon à son père. Nous sommes là à un niveau naturaliste de la question, naturalisme assez cher à la pensée anglo-saxonne. Le problème, c'est qu'en partant d'un concept pareil, on ne voit pas pourquoi cette féminité, cette identité féminine se trouverait particulièrement menacée au moment de la ménopause. Or, quand elle n'est pas bâillonnée par le déni chez l'analyste, c'est ce que cette clinique crie. Il nous semble intéressant de relire tous ces textes classiques à la lumière de la clinique de la ménopause.

En 1931, Freud écrit son texte consacré à la sexualité féminine. Il y reprend l'essentiel de ce qu'il avait déjà avancé en 1925, propos qui avaient suscité le débat controversé dont je vous parle et auquel il répond dans la fin de son article.

Freud réaffirme que la vie sexuée de la femme se divise en deux phases dont la première a un caractère masculin et que ce n'est que la seconde qui est explicitement féminine. Quand au complexe d'Œdipe, il est le résultat final d'un développement assez long, il est créé par



l'influence de la castration et « *trop fréquemment même, il n'est pas surmonté du tout par la femme*<sup>23</sup> ». Il nous semble intéressant de souligner cela car, selon nous, ce n'est qu'au moment de la ménopause que le problème de la liquidation du complexe d'Œdipe va avoir à se poser pour beaucoup de femmes ; jusque là les promesses œdipiennes pouvaient tenir la route et l'Œdipe de la fille avec.

Karen Horney qui « *est d'avis que nous surestimons largement l'envie primaire de pénis chez la fille, alors que l'intensité de la tendance à la masculinité déployée ultérieurement est à mettre au compte d'une envie secondaire du pénis, qui est utilisée pour la défense contre les motions féminines, spécialement contre la motion féminine au père* ». Il y répond avec netteté : « *Cela ne correspond pas à mes impressions* ». Et il conclut sa discussion des arguments de Horney ainsi : « *Et si la défense contre la féminité prend un tour aussi énergique, d'où peut-elle tirer sa force sinon de la tendance à la masculinité, qui a trouvé sa première expression dans l'envie du pénis chez l'enfant et mérite de ce fait d'en tirer sa dénomination ?* » Et il conclut son article en commentant celui de Jones, dont la conception lui semble analogue à celle de Horney, par ces mots lapidaires : « *Cela ne correspond ni aux données dynamiques ni aux données temporelles* ».<sup>24</sup>

Freud reprendra cela, l'année d'après, dans son dernier article sur la féminité, qui correspond à la XXXIII<sup>e</sup> leçon de sa *Nouvelle suite de leçons d'introduction à la psychanalyse*.

Nous y lisons que la « *spécificité de la psychanalyse n'est pas de prétendre décrire ce qu'est la femme – tâche dont elle ne pourrait guère s'acquitter -, mais d'examiner comment elle le devient, comment la femme se développe à partir de l'enfant à prédisposition bisexuelle.* »<sup>25</sup> Freud prend là fait et cause pour le mâle contre le borné. Dans son naturalisme anglo-saxon, Jones défendra l'idée qu'on naît femme. Simone de Beauvoir immortalisera le débat dans la formule : *On ne naît pas femme, on le devient*.

Cette question a son importance pour l'étude de la ménopause : elle représente le moment où il faut inventer comment continuer à être femme quand l'appui sur le maternel n'est plus possible.

Probablement vous ne savez pas que, dans les années où elle travaillait sur *Le deuxième sexe*, Beauvoir a été écouter le séminaire de Lacan et s'est beaucoup intéressé au débat entre Jones et Freud sur la féminité qui agitait le milieu psychanalytique. Elle lui avait même demandé de l'aide pour son livre, mais il ne se sont pas entendus sur le temps qu'il faudrait pour ce travail, et cela ne s'est pas fait. Mais le mouvement féministe français restera pour toujours marqué de

ce débat et sera différent du mouvement américain. Si les vos féministes sont, en général, contre le Traitement hormonal substitutif, prétextant que les médecins veulent par là garder les femmes en place d'objet pour le désir des hommes, les nôtres ont toujours revendiqué le droit à ce traitement, c'est à dire le droit à garder cet état de femme que l'on devient après un si long parcours.

Mais revenons à ce dernier texte de Freud. Il sait qu'il y a des voix qui font états de sensations vaginales précoces mais il pense qu'il n'est guère possible de les distinguer des sensations anales ou vulvaires, et il affirme qu'en aucun cas elles ne peuvent jouer un grand rôle. Nous savons que c'est sur cette préséance du vagin que Jones a étayé son idée que l'on naît femme. Chacun aura comme cela le sien, pas de quoi être envieux. Cette hypothèse plaira beaucoup aux féministes américaines.

Pour Freud, que la fille reconnaisse le fait de son défaut du pénis, ne veut pas dire qu'elle s'y soumette et il écrit : « *Le souhait de finir par acquérir quand même le pénis tant désiré peut encore apporter sa contribution aux motifs qui poussent la femme mûre à entrer en analyse, et ce qu'elle peut raisonnablement attendre de l'analyse, par exemple la capacité d'exercer une profession intellectuelle, peut souvent être reconnu comme un avatar sublimé de ce souhait refoulé.* »<sup>26</sup> Ce paragraphe mérite d'être retranscrit non seulement parce qu'il a trait à la femme mûre, objet de notre thèse, qu'il propose un avatar plutôt réaliste à l'envie du pénis, et un but raisonnable et que nous savons atteignable dans les cures des femmes de cet âge, mais aussi parce qu'on remarque que, dans la question phallique, il s'agit d'un signifiant et non pas d'un bout de chair. Il s'agit d'un signifiant qui a, au registre imaginaire, valeur de pouvoir. Le problème, c'est que ce même succès professionnel et intellectuel, qui en effet peut apporter aux femmes une satisfaction phallique - et auquel elles se vouent d'autant qu'elles n'ont plus de tâches maternelles à remplir - ne va pas sans effrayer le désir du partenaire de toujours. Il est vrai qu'il existe des exceptions, des femmes qui savent laisser le phallus imaginaire au champ de l'Autre, même quand elles en acquièrent.

Dans ce même article, Freud revient à son débat avec Horney et Jones, qu'il ne nomme pas : « *Chez certains analystes est apparu le penchant à rabaisser dans sa significativité cette première vague d'envie du pénis lors de la phase phallique. Ils estiment que ce qu'on trouve de cette position chez la femme est, pour l'essentiel, une formation secondaire qui s'est produite à l'occasion de conflits ultérieurs.* » Mais Freud persiste. Pour lui la découverte de la castration est un tournant dans le développement de la fille, auquel il voit trois issues possibles : l'inhibition sexuelle ou la névrose, le complexe de

masculinité mais aussi la féminité normale. La situation féminine ne s'est instaurée que lorsqu'au souhait visant le pénis se substitue celui visant l'enfant, « *l'enfant venant donc à la place du pénis, selon une ancienne équivalence symbolique*<sup>27</sup> ». Il n'échappe pas à Freud qu'antérieurement déjà la fille avait souhaité avoir un enfant, c'était là le sens du jeu avec ses poupées, lequel n'était pas l'expression de sa féminité mais une identification à sa mère. La poupée, c'était elle-même, avec laquelle la mère jouait. « *C'est seulement avec l'arrivée du souhait du pénis que l'enfant-poupée devient un enfant reçu du père* ». Il ajoute que le bonheur de la femme devenue mère est d'autant plus complet que l'enfant est un petit garçon qui apporte avec lui le pénis tant désiré. Il faut donc reconnaître ce souhait du pénis comme un souhait féminin par excellence, ce qui contraste avec la position de Jones qui en fait surtout un préalable aux diverses formes d'homosexualité féminine.

Freud fait ensuite une allusion aux immanquables déceptions que la fille va trouver auprès du père. Il ne reprend cependant pas là l'idée - émise en 1923, dans *Le moi et le ça*<sup>28</sup> - d'une identification au père, chez la petite fille, consécutive à son renoncement au père en tant qu'objet d'amour, ni d'une reprise de sa masculinité à cette occasion. Karen Horney (1924)<sup>29</sup> avait repris l'idée de la transformation de l'amour pour le père - consécutif au dépit de ne pas recevoir de lui le bébé ou le pénis attendu - en une identification à lui. Elle y avait lu la source de sa revendication phallique, toujours secondaire selon elle chez une fille. Jones avait repris cette idée et en avait fait une racine de l'homosexualité féminine.

Lacan, qui reprend point par point tout ce débat, y repère ici la cause d'un autre temps indispensable à la constitution du sujet féminin : l'identification aux insignes du père, constitutive de son idéal du moi. Ce lien entre identification au père et idéal du moi était déjà présent dans le texte de Freud de 1923. Jones, dans sa conférence de 1927, dit que cette identification est une défense si parfaite qu'on en trouve des indications chez toutes les petites filles traversant le stade oedipien du développement ; qu'elle est donc un phénomène universel.<sup>30</sup> Mais il se retrouve alors avec la difficulté d'avoir à expliquer pourquoi cette identification au père se retrouvera majorée chez celles qui deviendront homosexuelles.<sup>31</sup> Pour Lacan, l'Idéal du moi n'est pas une instance contraignant comme le surmoi, mais la base sûre de l'identité du sujet .

Si nous continuons à nous appuyer sur la clinique de la ménopause, une autre notation de Freud est centrale pour penser la catastrophe de la féminité à ce moment .Freud attribue « *à la féminité un plus haut degré de narcissisme qui influence son choix d'objet ; si bien qu'être aimée est pour*

*la femme un besoin plus fort qu'aimer. A la vanité corporelle de la femme participe encore l'action de l'envie du pénis étant donné qu'il lui faut tenir en d'autant plus haute estime ses attraits, en dédommagement tardif pour son infériorité sexuelle originelle. »*

Les lacaniens formuleront cela en disant que si une femme n'a pas le phallus, elle n'est pas sans l'être, encore que la mère - ajouterions-nous - n'est pas sans l'avoir, en cela, une mère et une femme, ce n'est pas la même chose. Nous aurons donc explicité les deux promesses faites à la petite fille quand à son avenir, promesses incluses dans la publicité des Trois Suisses : la phallicité du maternel et celle de l'image corporelle érigée phalliquement.

Pour ne pas s'effondrer, même celles qui continueront à tenir à leur féminité - et donc à vouloir se soutenir comme objet du désir d'un Autre, de l'autre sexe - auront à prendre appui sur cette identité masculine.<sup>32</sup>

La suite de ce texte de Freud fait, jusqu'aujourd'hui, sauter d'indignation beaucoup de femmes analystes, même en France, peut importe le courant analytique auquel elles se réfèrent. Il me semble qu'elles ont tort d'entendre cette suite au premier degré ; car, à un registre un peu moins naïf d'écoute, ce texte me semble receler quelques clefs intéressantes.

Tout d'abord, Freud rappelle que les femmes – que l'on dit avoir peu contribué aux découvertes et aux inventions de l'histoire et de la culture – ont néanmoins inventé les techniques du tressage et du tissage. En regardant les poils du pubis ; elles auraient eu l'idée de réunir ces fils entre eux et auraient ainsi inventé le principe du tissage. Récemment, ce passage a suscité un tollé d'indignation féminine, dans un groupe d'analystes chevronnées travaillant sur la féminité. Ce que Freud dit du motif inconscient me semble avoir un grand intérêt. Il parle de la pudeur, qu'il fait dériver de l'envie du pénis. Qu'il y ait comme une honte à ce qu'une femme puisse être vue dans son manque phallique, la clinique des petites filles nous en donne des exemples quotidiens. La mythologie nous rappelle aussi la fureur de Diane, aperçue nue dans son bain par Actéon. Dans la rage qui va la saisir, elle va faire mettre en pièces le corps du jeune homme, pour le punir d'avoir vu quoi, sinon qu'elle n'en avait pas ? sinon qu'elle était manquante?

Mais si c'est tout le corps qu'il faut occulter, par les tissages, les voilages, c'est que ce corps – en tant que totalité – a acquis une valeur phallique. Lacan rappelle que dans les célébrations des Mystères, il s'agit de dévoiler le phallus, dont la valeur réside justement dans ce voile qui l'occulte<sup>33</sup>. Cela lui permet de repérer à quel point le phallus vaut en tant que

manque occulté, ce qu'il écrit (-□). A partir de là, il peut théoriser le jeu de la séduction comme résidant dans le cacher-dévoiler. Nous avons dit que Lacan part de ses études sur l'hystérie pour aborder la question du féminin et de la féminité. L'analyse du rêve d'une patiente hystérique de Freud va permettre à Lacan de poser la nécessaire division du sujet femme dans la féminité.

Mais avant d'entrer dans la théorisation de Lacan à propos du féminin, il nous reste à aborder le dernier paragraphe de ce texte de Freud sur la féminité de 1932. Ce passage a le don d'hérissier même les collègues analystes lacaniennes. « *Mais n'oubliez pas que nous n'avons décrit la femme que dans la mesure où son être est déterminé par sa fonction sexuelle. Cette influence va certes très loin, mais nous ne perdons pas de vue que telle ou telle femme peut bien être aussi par ailleurs un être humain.* »<sup>34</sup>

« *Comment ça !* - s'exclament-elles furieuses – *il nous concède parfois d'être un être humain ? Ce qu'il dit des femmes, c'est insupportable* ». Là aussi ce texte se prête à une toute autre lecture qui va venir recouper ce que nous commençons à repérer du côté de la division du sujet féminin. Il nous semble que Freud fait remarquer que ce qu'il vient de dire, à la page précédente, sur la plus grande faiblesse des intérêts sociaux, voire même sur leur caractère dyssocial et leur moindre capacité de sublimation ne s'applique qu'à la dimension féminine d'une femme. Quand il dit que telle ou telle est aussi un sujet humain, il parle de sa nécessaire division. Pour paraphraser Lacan, nous dirions qu'un sujet né de sexe féminin, n'est pas toute soumise à sa condition de femme. Nous avons dit que, dans ce long trajet pour devenir femme, la petite fille oedipienne va, à un moment donné, sous l'effet des nécessaires déceptions de ses demandes auprès de son père, quitter son amour pour lui et se réfugier dans une identification à ses insignes, base de son Idéal du Moi. Cet Idéal du Moi est chez la fille, comme chez le garçon, d'origine paternelle et constitue son être de sujet. Il ne va pas se confondre avec les jeux de séduction auxquels elle se prêtera en tant qu'objet cause du désir d'un homme, jeux de mascarade propre à sa féminité. La partie Idéal du moi de tout sujet féminin constitue ce que Freud appelle ici « être humain » et est soumis aux mêmes lois que celles qui régissent les garçons. L'autre partie est celle où une femme accepte de se faire objet, objet du désir.

Cette division constitutive de la femme - que Lacan a demandé que l'on écrive en barrant le  $I/a$ <sup>35</sup> – est essentielle pour entendre quelque chose à la clinique de la ménopause. Un des malentendu les plus centraux de cette clinique réside là. Quand certaines femmes parlent des difficultés ou de la souffrance qu'elles éprouvent, elles se réfèrent essentiellement à la crise

que traverse leur part féminine, que ce soit le maternel ou leur capacité de séduction. Très souvent, ces mêmes femmes sont, par ailleurs des sujets qui réussissent extrêmement bien quand à ce qui concerne leur Idéal du Moi paternel . Ces sujets se trouvent même à l'apogée de leur carrière ; en tant « qu'être humain » cela va très bien ; ce qui ne les empêche pas de souffrir en tant que femme. Lacan a théorisé cette nécessaire division de *l'* femme. Ce qui est le plus intéressant, c'est de voir à quel point les féministes anglo-saxonnes lui donnent raison, même si elles ne savent pas qu'il a existé. Que ce soit un auteur aussi important que Germaine Greer ou bien le collectif des femmes de Boston, toutes pensent que la ménopause est une chance pour la femme, puisqu'elle lui permet, enfin ! de pouvoir retrouver son unité. Elles ne veulent plus avoir à tenir une place d'objet de désir pour quiconque - et surtout pas pour un partenaire masculin - et veulent pouvoir se consacrer, enfin, à leur être profond. Finie la mascarade ! Fini le jeu de la séduction ! Dans cette revendication de retrouver, enfin, leur unité, elles reconnaissent bien que cette division est propre aux femmes. Si beaucoup de femmes souffrent à la ménopause, c'est parce qu'elles n'ont pas envie de se réduire à n'être que des *êtres humains*. Même si elles ne peuvent plus être mères, elle veulent rester femmes, et c'est là tout leur problème.

### **C - Lacan : Le phallus : signifiant de ce que l'Autre n'a pas**

Dans son séminaire sur les *Formations de l'inconscient* ( 1957-1958), Lacan va nous laisser ses plus importantes contributions sur la question de la féminité. En interrogeant la question du désir de l'hystérique, Lacan va prendre un exemple dans la *Traumdeutung*. Une jeune femme hystérique, intelligente, fine et réservée, comme « l'eau qui dort »,<sup>36</sup> raconte deux rêves. Le premier est très court: « Je rêvé que j'arrivais trop tard au marché et que je ne trouvais plus rien chez le boucher et chez le marchand de légumes. » Ses associations portent Freud vers ce que Lacan appelle le signifiant du phallus<sup>37</sup>. Tout d'abord la boucherie fermée fait associer Freud sur une expression grivoise propre à la Vienne de l'époque : la boucherie ouverte signifiait la braguette laissant entrevoir quelque chose. L'élément phallique caché dans le rêve est clairement analysé par Freud à propos des légumes proposés à la rêveuse : un mixte de radis noir et d'asperge dont le caractère sexuel est mis en avant. Mais le boucher du rêve a une expression allemande qui renvoie à l'absence de quelque chose, à un il n'y en a plus : « *Das ist nicht mehr zu haben* ». Cet énoncé, Freud le reconnaît comme quelque chose qu'il a dit lui-même à la patiente ; il essaye de saisir là l'origine des phrases entendues dans les rêves. Lacan va s'intéresser à cet énoncé en

tant qu'il est le constat d'un manque d'objet. Et il ajoute qu'il ne s'agit pas là d'une expérience frustrante, mais d'une signification en tant que tel.

S'il prend décidément parti pour Freud à propos de la primauté du phallus, les objections de Jones le confortent dans l'idée qu'il faut revoir ce concept de phallus : il en fera un signifiant. Dans l'analyse de ce rêve, il en fait le signifiant de ce que l'Autre n'a pas ; ce n'est qu'en tant que manquant à l'Autre qu'il peut être signifiant du désir de l'Autre.

### **Le corsage de l'hystérique : être ou pas le phallus**

Un deuxième rêve, de la même patiente: « *Son mari demande s'il ne faut pas accorder le piano. Elle répond que ce n'est pas la peine (Es lohnt nicht)* ». Cette phrase, elle l'a dite la veille quand elle était en visite chez une amie. On lui demandait d'enlever sa jaquette et elle a répondu que ce n'était pas la peine, qu'elle devait s'en aller. Freud pense alors que ce même jour, pendant la séance, elle avait brusquement porté la main à sa jaquette dont un bouton venait de s'ouvrir. « *C'était comme si elle avait dit: Je vous en prie ne regardez pas de ce côté, ce n'est pas la peine.* »

Si le phallus est le signifiant du désir, et du désir de l'Autre, alors un nouveau versant du problème va pouvoir se poser au sujet: être ou ne pas être ce phallus. Mais l'être d'une femme ne peut pas se réduire à être le phallus. Alors elle va repousser ce qu'elle est dans le paraître. Lacan dit en 1958, que c'est exactement la position de la femme dans l'hystérie. En tant que femme elle se fait masque. « *Elle se fait masque pour, derrière ce masque, être le phallus* » : tout le comportement de l'hystérique se manifeste par le geste de cette main portée au bouton, accompagnée par la phrase « *Ce n'est pas la peine* ». Ce n'est pas la peine, parce qu'il ne s'agit pas qu'on regarde derrière, car derrière, il s'agit que le phallus y soit. Mais ce n'est justement pas la peine d'y aller voir, puisque on ne l'y trouvera pas. Il y a provocation hystérique: quelque chose qui est présenté au désir, présenté derrière un voile mais qui, d'autre part, ne saurait y être trouvé. Lacan le résume ainsi: « *Ce n'est pas la peine que vous ouvriez mon corsage, parce que vous n'y trouveriez pas le phallus, mais si je porte ma main à mon corsage, c'est pour vous désigner derrière mon corsage, le phallus, c'est à dire le signifiant du désir* ». <sup>38</sup>

Le corsage de l'hystérique devient la condition fondamentale de la femme par rapport à l'homme concernant le désir. « *Derrière la chemisette, n'y allez surtout pas voir, parce que, bien entendu, il n'y a rien, il n'y a rien que le signifiant. Mais ce n'est pas rien, justement, que le signifiant du désir.* » <sup>39</sup> Après avoir rappelé que tel était la structure du dévoilement du phallus dans les Mystères antiques, Lacan associe sur la pudeur. Si chez l'homme ce n'est que le phallus qui doit rester

couvert, chez la femme, c'est la totalité de son être qui doit rester voilée, condition pour qu'il puisse être tout entier en place de phallus. Le dévoilement qui ne montrerait rien sinon l'absence est ce que Freud a appelé l'effroi; *Abscheu*, l'horreur qui répond à l'absence en tant que telle, la tête de méduse.

Lacan rappelle combien les analystes post freudiens ont soutenu que la maturation sexuelle serait de passer d'un objet partiel à un objet total et il commente, non sans humour : « *en accédant à la place de désir, l'autre de devient pas du tout l'objet total, mais le problème est au contraire qu'il devient totalement objet, en tant qu'instrument du désir* ». Les féministes américaines, tout en n'ayant jamais entendu parler de Lacan, ne cessent de lui donner raison ; leur combat essentiel consiste à dénoncer cette place d'objet assigné à la femme. Elles se trompent en croyant y voir là les effets d'une idéologie machiste quand il s'agit du problème de la structure même du désir.

Le tissage, et le voile qui en est le produit, vient permettre au corps d'une femme de jouer son rôle dans le cacher-montrer du désir. Mais elle n'est pas toute phallus – objet du désir - elle se fait masque et c'est derrière ce masque qu'elle va tenir cette place phallique.

Notre clinique psychanalytique quotidienne n'a pas attendu le discours féministe pour savoir combien cette place peut être, pour certains sujets féminins, tout à fait intolérable. Cette possibilité d'une division du sujet féminin, qui se réfugierait dans la mascarade pour pouvoir tenir par derrière une place phallique, est assurément non seulement une solution élégante, mais peut être la seule possible pour lui permettre d'accéder à la *féminité*.<sup>40</sup>

### **La féminité en tant que mascarade**

A partir du matériel d'une cure, J. Rivière<sup>41</sup> décrit, chez une femme, une apparente fragilité propre à la position féminine ainsi qu'à la capacité de séduire qui lui est corrélative. Chez elle, ceci ne serait qu'une *mascarade* qui occulterait une position phallique, virile, liée à sa réussite socioprofessionnelle. Il faut dire qu'en 1929, quand elle a écrit cet article, rares étaient les femmes qui manifestaient une pareille assomption des fonctions masculines, remarquera Lacan. D'ailleurs, au début de son article, Rivière pense qu'il s'agit d'une forme particulière d'homosexualité, déjà décrite par Jones, forme dans laquelle les femmes visent toujours un partenaire masculin, mais attendent d'être reconnues par eux comme étant des leurs. Cette patiente est par ailleurs une maîtresse de maison et une épouse accomplie ; elle semble connaître la jouissance dans les rapports sexuels . Néanmoins, chaque fois qu'elle a une



réussite socioprofessionnelle brillante, qu'elle fait preuve de sa puissance phallique, elle devient ensuite très timide, fragile, humble, se montrant d'un dévouement féminin à la limite du sacrifice ; se sentant obligée de jouer ce rôle pour séduire l'un des hommes de la situation. Et ce jeu de la coquetterie marchait ; pour Lacan, c'est comme si elle disait : « *Mais voyez, je n'ai pas ce phallus, je suis femme et pure femme* »<sup>42</sup>.

Elle est une élève de Jones pour lequel l'envie du pénis n'est pas un élément premier mais le résultat d'une régression identificatoire au père, accompagnée d'une haine destructrice à l'adresse de ce dernier. Cette femme aurait le sentiment d'une suprématie sur les personnages parentaux ; elle aurait opéré une subreptice soustraction de la source et du symbole même de leur puissance et, dès lors, craindrait les rétorsions.

Même si pour Joan Rivière il s'agit d'une situation de clivage, ce qui dans sa conception est nécessairement pathologique, elle nomme néanmoins cette mascarade du nom de *féminité*. Voyons comment Lacan construit ses propres concepts en profitant de ce qu'il lit chez des auteurs qui lui paraissent apporter des hypothèses cliniquement justes, tout en subvertissant ce que l'auteur croyait dire.

Par rapport à l'article de Joan Rivière, Lacan commencera par avancer qu'il ne s'agit pas de clivage pathologique mais qu'il s'agit de la nécessaire division dans la constitution du sujet. Il dit son admiration face à cette patiente dont « *le caractère de liberté et de plénitude n'est pas si assuré dans l'évolution de la sexualité féminine* ». Il dira néanmoins, qu'il ne s'agit que d'une des formes possibles de la féminité. Dans les années suivantes, Lacan fera à plusieurs reprises allusion à cet article et il finira par considérer que cette mascarade, c'est la condition même de la féminité. A propos de cette patiente, devenue prototypique, il remarquera qu'elle se trouve dans la nécessité d'être, jusqu'à un certain degré, *ce phallus*, en tant qu'il est le signe même de ce qui est désiré. Elle identifie donc son être de sujet au phallus, signifiant du désir de l'Autre, lequel va se retrouver occulté, caché par la mascarade féminine, où elle apparaît sous son mode féminin. Pour Lacan, c'est bien à cette division que répondent les manifestations de ce qui est considéré comme la féminité.

Pour notre travail sur les femmes à la ménopause, nous avons là déjà deux éléments précieux. C'est de la perte de cette capacité de séduire, du sentiment de ne plus pouvoir comme avant, déployer les jeux de la coquetterie, donc de la mascarade, que certaines se plaignent. Les autres, celles qui trouvent leur compte dans cette nouvelle situation, arguent

justement du fait qu'elles ne se sentent enfin plus divisées, qu'elles ont l'impression de s'être réunifiées ; c'est la position que défend Germaine Greer dans son livre « The change ».

### **L'identification au père, base d'une phallicité épanouie à la ménopause**

L'identification au père est centrale pour traiter des remaniements qui ont lieu au milieu de la vie, car c'est sûrement sur elle qu'une femme peut s'appuyer pour faire face aux pertes réelles qu'elle doit affronter. Il y a toujours quelque chose de masculin qui doit être récupéré pour soutenir une femme à ce moment ; que ce soit la réussite professionnelle comme bouée de sauvetage, dont parle Helene Deutsch ; que ce soit la réalisation phallique que Freud pensait être une des demandes chez les femmes en analyse à cet âge.

Dès 1924, Karen Horney<sup>43</sup> s'était intéressée au complexe de castration chez la fille et avait montré, par une série d'exemples, qu'il n'y avait pas de différence de nature entre les cas de revendication phallique et certains cas d'homosexualité féminine, ceux où le sujet, dans une certaine position à l'endroit de son partenaire, s'identifie à l'image paternelle. Il y aurait entre les deux une continuité insensible, on ne pourrait même pas dire que les premiers constitueraient une forme atténuée des autres mais « *simplement qu'une certaine frontière a ou n'a pas été dépassée, laquelle reste elle même incertaine* », commente Lacan<sup>44</sup> à propos de ce texte qui l'a beaucoup marqué, comme il a marqué Jones. Lacan rend un hommage appuyé à Karen Horney pour ce qui en est de la première partie de son œuvre. De ce texte, il retiendra deux aspects : tout d'abord il fera de cette identification au père la base de l'Idéal du moi et donc pour tout sujet - fille ou garçon - un temps structural de la constitution de son être. De là, découlera une relativisation de l'homosexualité féminine, perçue comme forme accomplie de l'hystérie plutôt que comme une perversion.

Donc, ce père pourvu d'un pénis, le refuse à sa fille, comme il lui refuse le bébé qui en découlerait. Il y a là une *privation* – terme déjà employé par Karen Horney. Jones reprendra ce mot mais ce n'est que Lacan qui le conceptualisera. Je voudrais, cependant, ajouter que rien n'empêche un père de signifier à sa fille que tout en refusant sa demande – refus auquel il est obligé par la loi de l'inceste – il reconnaît la valeur de son désir, c'est à dire qu'il le légitime : qu'elle lui paraît séduisante et que sûrement un autre, non soumis à la loi de l'inceste, se fera une joie de répondre à ce désir. Cela ne se passe malheureusement pas toujours comme cela, et le cas de la jeune homosexuelle de Freud est là pour en attester.<sup>45</sup>

Mais dans tous les cas de figure, cette privation va produire, à ce moment de l'acmé de l'Œdipe chez la fille, un évènement, déjà décrit par Freud : l'amour pour le père devient identification. Mais Lacan souligne que la fille ne devient pas réellement le père, elle le devient en tant qu'Idéal du moi. Et il rappelle un des exemples donné par Freud dans *Massen Psychologie*<sup>46</sup>: telle patiente qui dit: « je tousse comme mon père ». Lacan rappelle bien que la fille ne se trouve pas transformée en homme; ce qui semble un peu échapper aux auteurs anglo-saxons qui décrivent cette identification en lien avec l'homosexualité. Le sujet se targue plutôt d'avoir des signes, des éléments signifiants de ce père, ce que Lacan appelle les *insignes du père*. Ce n'est que parce que la fille peut se soutenir sur cette identification aux insignes de son père, base de son Idéal du moi, qu'elle pourra ensuite se prêter à la mascarade de la féminité sans craindre, dans ce paraître - dans ce « *se faire l'objet du désir d'un Autre* » - d'y perdre son être. Cette *Spaltung*, ce clivage, loin d'être un élément pathologique devient, dès lors, la structure même d'accès à la féminité pour une femme.

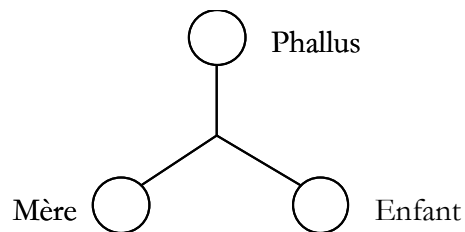
### **Le phallus en tant que signifiant**

En Amérique, dans pratiquement tous les ouvrages actuels sur la ménopause, nous retrouvons la même protestation contre l'idée que Freud, puis Helene Deutsch et Simone de Beauvoir à sa suite<sup>47</sup>, aient pu penser qu'il y a une reprise du complexe de castration à ce moment de la vie d'une femme, ce qui interprété comme : elle se retrouve à nouveau confrontée à l'humiliation narcissique produite par la confrontation entre le clitoris et le pénis, puisque c'est cela qu'ils croient être le manque de phallus . Ces mêmes auteurs conviennent, néanmoins, qu'un bouleversement important s'opère alors dans la vie des femmes, du côté de la maternité et du côté de la perte de l'image corporelle. Mais ils seraient sûrement très surpris si nous leur disions que c'est de cela qu'il s'agit dans la question phallique pour une femme. Nous ne pouvons le dire que dans l'après-coup de l'apport lacanien qui a permis de décoller la question phallique d'un biologisme que les écrivains femmes américaines auraient raison de dénoncer.

Ce qui est central pour Lacan - et qui aurait pu économiser beaucoup d'encre dans le débat des années 25-35 autour de l'insistance absolue de Freud à propos du primat du phallus et de révolte de la part des auteurs américaines les mieux intentionnées – c'est qu'il s'agit d'un signifiant.

Dès 1956, Lacan souligne le caractère signifiant du phallus, signifiant d'un manque imaginaire de la mère, manque qui la fait viser un lieu tiers entre son enfant et elle.

Dans son séminaire sur la relation d'objet, Lacan dira que cette relation est impossible à comprendre si l'on n'y met pas le phallus comme tiers<sup>48</sup>. Il appelle cela le phallicisme de l'expérience analytique.



La triade Imaginaire<sup>49</sup>.

Un des grands apports de la théorie lacanienne va être de promouvoir la notion du manque de l'objet comme central, non pas comme quelque chose de négatif, mais comme le ressort même de la relation du sujet au monde. Il rappelle que Freud met la *castration* au centre même de la névrose, mais cette notion ne lui semble pas complètement élaborée. Il va proposer de la distinguer des registres de la *frustration* et de la *privation*<sup>50</sup>. La privation est un manque réel, un trou. La frustration est un manque imaginaire, c'est un dam, une lésion, un dommage, elle introduit le registre de la revendication<sup>51</sup>. La castration, elle, est un manque symbolique, c'est elle qui règle l'Œdipe et l'interdit d'inceste. L'objet du manque, dans ce cas, ne peut être réel, il ne s'agit pas d'amputer un organe réel pour légiférer l'interdit de l'inceste. L'objet de la castration est imaginaire, c'est le phallus en tant qu'imaginaire et non pas en tant qu'organe réel qui est visé. De ce point de vue, le petit garçon, comme la petite fille, sont soumis à la castration.

Ce type de rappel, évident dans le milieu psychanalytique lacanien, je suppose qu'in ne l'est pas chez vous aux U.S.A., où les milieux féministes n'en ont pas fini de revendiquer contre ce qu'ils croient être la conception freudienne du phallus. Et j'ai remarqué que tous les auteurs psychanalytiques qui ont écrit sur la ménopause, et donc sur la féminité, doivent commencer par dire qu'ils se démarquent de Freud, même quand ce n'est pas vrai<sup>52</sup>.

En revanche, toute imaginaire que soit la frustration, l'objet qui lui manque est lui bien réel. C'est pourquoi le manque imaginaire de l'organe phallique, en tant que réel, est une des

racines de la frustration permanente de la petite fille et, dans sa vie de femme, la base de ce refus du féminin, de ce roc, que constitue le *Penisneid*, l'envie du pénis. Tandis que, dans la privation, il s'agira du manque réel d'un objet symbolique. C'est à ce titre que le père pourra priver sa fille du bébé qu'elle lui demandera, une fois entrée dans l'Œdipe, sans la mutiler de sa féminité. A condition que ce bébé soit un objet déjà symbolisé, c'est à dire reconnu par le père dans sa valeur d'objet d'une demande recevable, même si la loi de l'inceste lui interdit d'y satisfaire. C'est dans la mesure où le bébé vient là - dans ce que Freud appelle *l'équation symbolique* - à la place du phallus qu'il a valeur d'objet symbolique et que le phallus aussi, dans la mesure où il est le signifiant du manque, trouve sa valeur symbolique (□)

Comme nous l'avons déjà dit, c'est l'insistance même de Freud à soutenir le primat du phallus, dans le long débat qui l'opposa à Jones de 1928 à 1932, qui mène Lacan à « *promouvoir comme nécessaire à toute articulation du phénomène analytique la notion de signifiant* »<sup>53</sup> et, en particulier, celle du phallus en tant que signifiant du manque et, donc, raison du désir lui même.

Si, dans la crise du milieu de la vie, la perte phallique pour une femme est double, au niveau de l'avoir, et au niveau de l'être, comment pouvons-nous distinguer cette question de l'être et de l'avoir ce phallus ?

### **Etre et/ou avoir le phallus**

« *Si le désir de la mère est le phallus, l'enfant veut être le phallus pour le satisfaire* »<sup>54</sup>. Etre le phallus pour la mère vient là s'opposer à l'avoir réellement ce phallus, et en effet chez le petit ce qu'il a, en tant que petit garçon, ne vaut pas beaucoup mieux que ce qu'elle n'a pas, car, dans sa demande d'amour l'enfant voudrait l'être, ce phallus. Pour Lacan - car cela n'est pas clair chez Freud - dans cette épreuve du désir de l'Autre (maternel en l'occurrence) l'enfant fait l'expérience que sa mère ne l'a pas le phallus, sinon elle n'irait pas le chercher ailleurs.

Lacan ajoute que « *c'est pour être le phallus, c'est à dire le signifiant du désir de l'Autre, que la femme va rejeter une part essentielle de la féminité, nommément tous ses attributs dans la mascarade* ». <sup>55</sup>

Lacan fait quand même remarquer que « *ce signifiant est choisi comme le plus saillant de ce que l'on peut attraper dans le réel de la copulation sexuelle (...) on peut dire aussi qu'il est par sa turgidité l'image du flux vital en tant qu'il passe dans la génération* »<sup>56</sup>.

Nous devons garder à l'esprit ce double caractère du phallus, d'être, sur le plan symbolique signifiant du manque, tout en étant à un registre imaginaire la marque même de la puissance virile. Nous verrons que c'est de méconnaître ce double caractère dans le jeu du désir entre homme et femme que réside bien souvent une des causes de la crise des couples au milieu de la vie.

A propos de l'orgasme féminin, Lacan pense que « *l'organe masculin n'est jamais susceptible de tenir très loin sur la voie de l'appel de la jouissance et à l'atteinte de cet appel de l'autre (la partenaire), l'organe ambocepteur peut être dit céder toujours prématurément* ». Et au moment où il aurait fallu qu'il soit encore là, « *il n'est plus qu'un petit chiffon, il n'est plus là que comme témoignage, comme souvenir de tendresse pour la partenaire* ». Ce paragraphe appelle déjà plusieurs commentaires. Remarquons tout d'abord que cet organe, Lacan ne l'appelle pas le phallus. Il constate surtout combien il est défaillant à tenir cette place de phallus. Ceci nous intéresse pour l'étude de la crise du milieu de la vie, car nous verrons combien l'angoisse peut surgir quand cet « organe ambocepteur » devient la seule preuve qu'un homme peut donner à sa compagne d'une phallicité qu'elle même n'aurait pas, surtout quand il est dans la soixantaine et qu'il ne peut pas lui renouveler immédiatement son hommage. Ce problème ne touche pas les grands hommes car, du phallus, ils en ont à revendre sur d'autres secteurs, ce qui leur permet d'être aimé et désiré par de très belles femmes qui savent jouer de la mascarade en se proposant comme étant elles mêmes, ce phallus, ou plutôt leur corps splendide, caché-montré, tout en indiquant bien dans leur regard que c'est eux qui en ont.

Comment une femme peut-elle dépasser son *Penisneid*, se demande-t-il ? Par le mode le plus ordinaire de la séduction entre sexes : en s'offrant au désir de l'homme comme l'objet phallique, un phallus non détumescent. Si une femme se fait l'objet d'un homme, si elle tient cette place d'être le phallus, ses attributs féminins deviennent le signe de la toute puissance de cet homme. Pour Lacan, il s'agit là de ce qu'il avait souligné comme étant la *mascarade féminine*.

Nous entrevoyons bien là une clinique courante : le monsieur, au bras duquel se trouve une séduisante jeune femme, perçoit dans les regards des autres hommes sa propre brillance phallique. Remarquons que Lacan ne perçoit pas que ce corps glorieux, phallique, connaît lui aussi une détumescence, c'est le processus du vieillissement, si inquiétant pour les femmes qui avaient su jouer de cette mascarade féminine. De voir, jour après jour, ses attributs féminins perdre leur valeur de signe de toute puissance de l'homme, ne plus être celle dont le corps

s'exhibe avec fierté, comme faire valoir phallique pour le partenaire homme, voilà en quoi consiste cette autre expérience de castration que beaucoup de femmes ont à faire à la ménopause. Ces femmes devront trouver d'autres moyens de répondre à leur revendication phallique.

En 1966, Lacan reprend le concept de féminité en tant que mascarade et, à ce « charme érotique diffus », il donne le nom *d'objet a*, l'objet cause du désir, celui autour duquel tourne la pulsion.

### **Du bon usage du viagra dans la crise du couple au milieu de la vie.**

#### **Crise du milieu de la vie**

On entend souvent dire qu'au moment de la crise du milieu de la vie, des hommes peuvent traverser une période où leur désir pour leur compagne semble s'émousser, ou en tout cas ne plus s'ériger comme auparavant. En général, ils s'en inquiètent et se mettent à douter de leur capacité. Aux U.S.A. on parle facilement de E.D. à propos de ces cas: érectile dysfonction. En Europe, certains échangeaient bien leur femme de la cinquantaine contre deux de vingt cinq.

Les femmes concernées par cette question, nous disent souvent que la perte de leur charmes physiques, les marques du temps qui commencent à se faire sentir sur leur corps sont responsables de ce qu'elles croient être la désaffection de leur mari pour elles. Forte de l'idée que c'est l'usure du corps qui désamorce le désir du mari, plus d'une femme baisse les bras et considère qu'il n'y a plus lieu d'essayer de continuer à jouer le rôle de celle qui a ce qu'il faut pour causer le désir du partenaire. Certaines se résignent à voir le conjoint tourner son regard, redevenu désirant, vers d'autres femmes. On dit du mari qu'il est pris par le démon de midi, par son désir de chair fraîche et on conclut sur l'ingratitude de l'homme envers la compagne de tant d'années. Pour d'autres, ce moment sonne comme une libération, elles se sentent enfin débarrassées définitivement de cette place de mascarade où elles se devaient de jouer de leur charmes et en éprouvent un sentiment de soulagement. Pour celles-là, le viagra du mari ne restera pas seulement sans effet, mais l'idée même qu'il puisse en prendre sera crainte et dénoncé comme étant la preuve d'un narcissisme phallique masculin considéré d'un très mauvais oeil. Il y a une autre catégorie de femmes qui craint le viagra, celles pour qui la

pénétration continue d'être plutôt un désagrément et qui trouvent leur compte dans l'impuissance relative du conjoint. Mais d'autres encore, se mettent à ce moment de leur vie de couple, à adresser au partenaire une revendication accrue : il doit, par les preuves de la puissance de son désir érigé la rassurer que sa capacité à elle d' être désirable reste encore intacte. On voit bien, dans ce contexte, comment la défaillance de la puissance mâle peut être interprétée par l'épouse comme la preuve de la perte de ses charmes. Pour peu qu'il aille alors se rassurer quand à sa virilité auprès d'une autre, certes parfois plus jeune, et l'hypothèse de départ que faisait sa femme se trouve démontrée. Mais qu'en est-il de fait? Ce que la psychanalyse peut dire c'est que le désir sexuel chez l'homme , chez l'être qui parle, comporte toujours quelque trait pervers. C'est intrinsèque au désir.

### **Tout désir comporte quelque chose de pervers.**

La notion de pervers ici ne renvoie nullement à une pathologie, mais au fait qu'il faut, pour que ce désir fonctionne qu'il puisse s'accrocher à une figuration de ce que les psychanalystes appellent le phallus positif. Dans la pratique cela veut dire qu'il y a deux éléments qui permettent à ce désir de s'ériger. Tout d'abord, le désir masculin envers une femme vient en général s'accrocher sur un trait de celle-ci: pour les uns les jambes ou les fesses, ou tel brillant dans le regard ou sur la chevelure, le galbe d'un sein, ou encore telle tenue vestimentaire. Pour d'autres ce sera une certaine façon de s'asseoir, de s'habiller, une certaine modulation de la voix. C'est cet «objet», qui peut se découper de son corps à elle, qui cause son désir à lui. Je parle ici de désir et non pas d'amour, ce dernier concerne l'être tout entier. Il y a bien sûr quelques féministes pour dénoncer ce qu'elle appellent la réduction des femmes en objet . Mais beaucoup, tout en en étant pas dupes, s'y prêtent volontiers voire même en jouent de cet objet qui cause le désir du partenaire. Elles savent quel pouvoir elle détiennent là.. Mais le pouvoir féminin sur la capacité du conjoint à faire preuve de sa virilité est en fait encore plus grand. Il dépend d'un deuxième élément qu'il doit trouver chez sa compagne, et cela elles ne le savent pas toutes. Pour qu'il puisse le soutenir érigé son désir, l'homme a besoin de croire que, au regard de sa compagne il est nanti d'une valeur phallique - une valeur de puissance positive - dont elle serait privée - et qu'elle viserait de ce fait chez lui. Cette puissance supposée peut prendre diverses formes imaginaires: s'il est plus riche qu'elle, s'il a du prestige ou un statut social qui puisse lui permettre de supposer qu'elle l'admire, le voilà assuré. Pouvoir lui faire des enfants, peut, temporairement lui fournir une preuve de sa



puissance et en plus donne un répit d'un ou deux ans aux demandes qu'il peut craindre que lui fasse sa compagne. Il la bouche en la mettant en cloque, dit-on populairement.

**Pour l'homme,** quand il n'y a plus d'élément pervers, le désir défaille

Il arrive - et chaque fois plus de nos jours - qu'une femme n'arrive plus à signifier à son conjoint, qu'à ses yeux il en a, du phallus. Son indépendance financière à elle ôte à l'argent du mari la valeur d'un phallus imaginaire dont il serait nanti et dont elle serait manquante. Sa carrière la mène à recevoir tout autant d'honneur sinon plus que lui. Ce n'est donc pas la reconnaissance sociale non plus qui peut incarner imaginairement la présence du phallus dans son champs à lui. Sa femme ne pouvant plus recevoir de lui un enfant, le voilà réduit à avoir à faire preuve de sa phallicité uniquement en termes de son organe érectile. Cet organe même s'il imaginatise pour beaucoup la fonction phallique n'en est qu'un des avatars et même des plus fragiles. Sommé de venir tout seul faire preuve de l'existence de cette puissance, il peut d'autant plus défaillir. Pour ne rien arranger l'homme de la fin de la cinquantaine peut connaître des pannes qui, sans être une andropause proprement dite, correspondent à une augmentation du temps de carence entre deux érection. C'est là qu'il consulte l'andrologue pour se plaindre souvent que sa femme non seulement attend de lui des preuves corporelles de son désir mais qu'en plus il doit se montrer capable de la faire jouir vaginalement. Ironie du sort! Celle-là même qui, auparavant, semblait préférer les jeux préliminaires, voilà qu'elle ne pense plus qu'à être pénétrée!

**Côté féminin:**

Ce n'est sûrement pas que pour être rassurée que certaines femmes deviennent plus demandeuses à ce moment de leur vie. Il est vraisemblable que, pour certaines, la fin de leur rôle maternel, ou en tout cas la fin de la possibilité d'enfanter leur permettent de redécouvrir ou même de découvrir leur désir sexuel pour leur partenaire. Leur refus du féminin, c'est à dire leur refus de la jouissance vaginale, semble s'émousser au moment où elles font le deuil d'être mère, en même temps qu'un certain deuil de leur propre mère. Les voilà enfin aptes à recevoir le mari-amant qui va les porter aux cieux d'une jouissance qui vient enfin de s'entrouvrir à elles. Mais quand le mari, n'a plus, face à elle, d'autre preuve de sa puissance phallique à fournir, que celle - bien mince - des performances de son organe érectile, il peut être pris de craintes. Même si elles ne le mènent pas toujours à l'impuissance, il tendra à éviter les femmes face à qui il a le sentiment que sa puissance phallique va se mesurer

essentiellement en termes de ses performances érectiles. Une plaisanterie d'un journal américain, reproduite par le très sérieux journal *Le Monde*, résume parfaitement cette situation: « Un mari est paniqué de ne pas retrouver sa femme à la maison, une heure après avoir avalé du Viagra. - « Essayez avec la femme de ménage », lui conseille le médecin. - « Mais avec elle je n'ai jamais eu de problème », rétorque le patient très énervé... C'est comme cela que nous nous retrouvons en France, mais peut-être ce phénomène existe aussi aux U.S.A. avec le même nombre d'hommes et de femmes seuls à la cinquantaine à ceci près que les femmes seules de la cinquantaine ont en moyenne cinq années d'études universitaires tandis que les hommes seuls du même âge, se sont arrêtés cinq ans avant les études universitaires.

Ces chiffres corroborent déjà ce que nous venons de dire, sur la nécessité, pour que le désir puisse fonctionner, de la présence de cet élément positif du phallus. Cet élément, en tant qu'analyste, nous l'appelons pervers même s'il est indispensable. Il faut qu'il en est. Si elle en a, ça fait peur, surtout aux hommes d'âge mûr. On sait que des hommes plus jeunes ont souvent beaucoup moins peur de ces femmes au top de leur carrière. Eux, ne craignent pas encore de défaillir dans leur virilité. Les marques de réussite sociale de cette femme mûre n'ont donc pas de raison de les effaroucher, bien au contraire. Mais, pour l'homme de la cinquantaine, grâce au Viagra, cela pourrait peut être devenir pareil.

### **Le viagra dans le tiroir**

C'est là que le viagra peut renverser la situation. S'il est sûr, tel un jeune homme, de pouvoir faire preuve de sa puissance virile il aura moins à la craindre et elle pourra à nouveau se sentir désirée - à condition qu'elle sache que le viagra soutient le désir mais ne le crée d'aucune façon. Elle pourra alors retrouver du plaisir au jeu de la séduction. Si elle jouit, alors tant mieux! Il verra dans le regard de sa compagne les preuves de sa phallicité. Il est vraisemblable qu'assez vite le viagra puisse - dans les cas dont nous parlons - avoir les mêmes effets tout en restant dans le tiroir, mais à côté du lit.

Peut-on alors espérer que les charmes brûlants de l'été indien chez une femme cessent d'inquiéter son partenaire et qu'il puisse la suivre vers l'automne en en savourant les fruits? Après tout, il n'y a de vendanges qu'en automne.

---

<sup>1</sup> Freud S.: *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*.

<sup>2</sup> Freud S. : (1912) Des types d'entrée dans la maladie névrotique, O. C. vol. XI, PUF, Paris, 1988, p. 124.

<sup>3</sup> Souvenons-nous de ce qu'en dit Madeleine Gueydan.

<sup>4</sup> Ce mot se trouve en allemand aussi.

<sup>5</sup> Le Robert, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française.

<sup>6</sup> Héritier F. : Masculin-féminin : la pensée de la différence, Ed. Odile Jacob, Paris 1996, p. 84.

<sup>7</sup> Freud S. : (1913) *The disposition to obsessional neurosis*, S. E., vol. XII, p 323-324; G. W. vol. VIII, p. 449-459.

<sup>8</sup> Il s'agissait de la nouvelle couverture du catalogue des Trois Suisses. Nous ne dirons jamais assez combien les publicitaires ont le don d'aller à l'essentiel.

<sup>9</sup> Lemoine-Darhois R. et Weissman E. : *Elles croyaient qu'elles ne vieilliraient jamais : les filles du baby-boom ont 50 ans*, Albin Michel, Paris, 2000.

<sup>10</sup> Lacan J. : « *Le séminaire livre V: Les formations de l'inconscient* ( 1957-1958), le Seuil, Paris, 1998, p 239.

<sup>11</sup> Freud S. : ( 1923) *L'organisation génitale infantile*, O. C. vol. XVI, P. 306.

<sup>12</sup> Freud S. : Op. cit. p. 308-309.

<sup>13</sup> Nous avons vu que les quelques auteurs psychanalytiques qui ont osé affronter le sujet s'en sont plaint. Ruth Lax va même jusqu'à faire l'hypothèse d'un déni du sujet chez la plupart des analystes. En décembre 2000, on lui avait demandé de prendre la responsabilité du *Work-shop* sur la ménopause à la réunion annuelle de l'Association Psychanalytique Américaine. Il n'y eut aucun analyste pour proposer un travail sur ce sujet ! Cette désaffection pour un sujet qui touche une très grande partie des femmes lui semble la preuve même de ce déni.

<sup>14</sup> Freud S. : Op. cit. n.2, p. 308

<sup>15</sup> Freud S. : (1922) *La tête de méduse*, O. C., vol XVI p. 163-164 ; G. W., vol. XVII, p.47.

<sup>16</sup> Rabelais : « Pantagruel, Le Quart Livre », chap. 47, in *L'Intégrale*, ED. du Seuil, Paris, 1973.

<sup>17</sup> Dans certaines sociétés traditionnelles, comme la japonaise ou la musulmane, la mère du fils marié aura du pouvoir sur sa belle fille qui lui doit respect et obéissance. Il est possible que ce pouvoir rende plus agréable cette période de la vie; mais cela ne changera rien au niveau des pertes qu'elle pourra subir dans sa féminité.

- 
- <sup>18</sup> Lacan J. : (1956) *Le Séminaire, livre III : Les Psychoses*, éd. Seuil, Paris, 1981, p. 195 et suivantes.
- <sup>19</sup> Freud S. : (1925) *Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique*, O. C., vol XVII, p. 195-196.
- <sup>20</sup> Freud S. : Op. cit., p. 199.
- <sup>21</sup> Jones E. : (1927) « Early development of female sexuality », in *Int. Jour. of Psycho-Analysis*, vol. VIII « Le développement précoce de la sexualité féminine », in *Théorie et pratique de la Psychanalyse*, Paris, Payot, 1997, p 399-410.
- <sup>22</sup> Jones E. : Op. cit. p. 406
- <sup>23</sup> Freud S. : Freud S. : (1931) *De la sexualité féminine*, in O. C., vol. XIX, p 14.
- <sup>24</sup> Freud S. : Op. cit. p. 28
- <sup>25</sup> Freud S. : (1932) « XXXIII<sup>e</sup> leçon : La féminité », in *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*, O. C. vol. XIX, p. 199.
- <sup>26</sup> Freud S. : Op. cit. p. 208-209
- <sup>27</sup> Freud S. : Op. cit. p. 211
- <sup>28</sup> Freud S. : (1923) *Le moi et le ça*, O. C., vol. XVI, Paris, P. U. F., p. 276
- <sup>29</sup> Horney K. : « The genesis of the castration complex in women », in *Int. Journal of Psycho-analysis*, vol. V, 1924.
- <sup>30</sup> Jones E. : « Le développement précoce de la sexualité féminine », in *Théorie et pratique de la psychanalyse*, chap. XXV, Paris, Payot, 1997, p. 407-408.
- <sup>31</sup> Dans la partie consacrée à la conception lacanienne de la féminité et de l'homosexualité, nous verrons comment Lacan sort Jones de cette impasse.
- <sup>32</sup> Nous reprendrons cela explicitement à propos des trois destins pour une femme ménopausée, proposés par Françoise Héritier.
- <sup>33</sup> Il y en a même une figuration dans la *Villa des Mystères* à Pompéi.
- <sup>34</sup> Freud S. : Op. cit. p.219.
- <sup>35</sup> Ce qui indique, entre autres, sa division.

---

<sup>36</sup> Freud S.: *L'interprétation des rêves*, P.U.F., Paris, 1967, p 164 et suiv.\*Demander à Bernard le livre et retrouver sur G.W.

<sup>37</sup> Lacan J.: *Le séminaire livre V: Les formations de l'inconscient* ( 1957-1958), le Seuil, Paris, 1998, p. 375 et suiv.

<sup>38</sup>Lacan J. : op. cit. p.380

<sup>39</sup> Lacan J. : op. cit. p. 383-384.

<sup>40</sup> Toute cette partie de notre exposé reprend ce que nous avons écrit dans un article sur l'hystérie. Voir  
Laznik M. C. : : « Petite histoire des idées de Lacan sur l'hystérie », in *Hystérie, Monographies de Psychanalyse*, PUF,  
Paris, 2000, p. 53-80

<sup>41</sup> Rivière Joan: “ La féminité en tant que mascarade ”, *Int. Jour. of Psycho-analysis*, X, p. 303-313, 1929; tr. fr.  
de l'original anglais établie en 1964 par Victor Smirnoff pour la revue *La Psychanalyse*, vol. VII, Paris, P.U.F.

<sup>42</sup> Lacan J. : Op. cit. p. 255.

<sup>43</sup> Horney K. : « On the genesis of the Castration-Complex in Women”, *Int. Jour. Of Psychoanalysis*, vol. V.,  
1924.

<sup>44</sup> Lacan J. : Op. cit. p 292.

<sup>45</sup> Freud S. \*\*la jeune homosexuelle

<sup>46</sup> Freud S : (192\*) *Massen Psychologie*\*\*

<sup>47</sup> Prenons comme exemple le livre de Colette Dowling : *Red Hot mamas : coming into our own at 50*, Harper  
Collins Publishers, London, Berkeley, 1996, p. 88.

<sup>48</sup> Lacan J. : (1956-1957) *Le séminaire livre IV : La relation d'objet*, éd. du Seuil, Paris, 1994, p. 28-29.

<sup>49</sup> Lacan J : Op. cit., p. 29

<sup>50</sup> Ces trois termes sont employés par Jones qui ne les a pas distingués clairement les uns des autres et ne  
les a pas transformés en concepts.

<sup>51</sup> Lacan J. : Op. cit., p. 36-39.

<sup>52</sup> De ce point de vue, le cas de Ruth Lax est exemplaire. Voir dans cette thèse p. 65\*.

<sup>53</sup> Lacan J. (1958) « La signification du phallus », in *Les Ecrits*, éd. du Seuil, Paris 1966, p. 688.

<sup>54</sup> Lacan J. : op. cit., p. 693.

---

<sup>55</sup> Lacan J. : op. cit., p. 694.

<sup>56</sup> Lacan J. : op. cit. p. 692.